

## NOUS VIVONS UN MOMENT AXIAL

Le mot crise vient du grec *krisis* qui signifie « choix, décision ». Au-delà de ses dimensions écologique, sociale et économique, la crise qui s'étend aujourd'hui à l'ensemble de la planète est celle d'une culture ayant perdu le sens du sacré. La modernité s'est bâtie sur l'idée que l'être humain est séparé de la nature et qu'il la domine. En nous séparant de la nature, nous avons rompu le pacte intangible qui nous liait à elle et nous reliait les uns aux autres. Le sacré définit ce qui appartient au domaine de l'interdit, de l'inviolable. Par définition, ce qui n'est plus sacré est profané. Quand nous désacralisons le monde, nous le chosifions. Qu'est-ce que la nature aujourd'hui, vue à travers le prisme de la modernité ? Un stock de ressources. Que sont les humains ? Des machines qui doivent produire, qui doivent rendre. « Travailler plus pour gagner plus » signifie fabriquer le plus de marchandises possibles à un bout de la chaîne, en échange d'un salaire devant nous permettre d'en acheter le plus possible à l'autre bout. A quel prix ? Epuisement des ressources d'un côté, amoncellement des déchets de l'autre, destruction des grands équilibres naturels... ; sans oublier notre propre aliénation à un système qui, privé de notre active complicité, cesserait aussitôt de fonctionner.

Nous ne résoudrons pas la crise au moyen des outils intellectuels forgés au cours de la période qui s'achève : c'est en les utilisant que nous l'avons générée. Nous sommes appelés à nous « retourner ». Notre sauvegarde ne nous viendra ni de la science, ni de la technologie, ni d'un quelconque système politique, mais de notre capacité à poser un regard neuf sur le monde. Tout indique que cette nouvelle vision, ce nouveau paradigme est d'ores et déjà à l'œuvre.

Le philosophe allemand Karl Jaspers inventa le terme de « moment axial » pour décrire la mutation que connut l'humanité au Ve siècle avant J.-C., période extrêmement riche qui vit le foisonnement soudain de nouveaux modes de pensées et de personnages hors du commun à travers le monde : le bouddhisme, l'hindouisme, les grands prophètes juifs, Lao Tseu en Chine, Zoroastre en Iran, Platon, Aristote, Socrate, Pythagore, Archimède... Pour certains auteurs, le monde a connu depuis deux autres périodes axiales : la fin de l'Empire romain et la Renaissance.

Nous vivons à n'en pas douter un nouveau moment axial. Depuis la Renaissance nous observons le monde à travers le prisme d'une science

matérialiste et réductionniste, laquelle s'est montrée aussi efficace dans la transformation de la matière qu'elle se révèle aujourd'hui impuissante à nous aider à porter sur le monde ce regard global dont nous avons besoin pour comprendre le mal qui nous ronge. Or le dogme matérialiste se trouve désormais mis à mal par la science contemporaine, notamment la physique quantique, laquelle nous enseigne que la réalité ultime se situe hors du temps et de l'espace.

En 2004, au monastère bouddhiste de Karma – Ling, à l'occasion d'un colloque sur le thème « écologie et spiritualité », l'anthropologue américain David Abram a exprimé ceci : « Pour les peuples premiers, c'est-à-dire pour nos ancêtres, le temps a une forme circulaire rythmé par la trajectoire du soleil, le cycle de la lune et des saisons. On a donc le sens d'un présent qui se renouvelle continuellement. Dans les civilisations technologiques, nous habitons un temps linéaire, qui est celui de l'histoire et du progrès : toujours meilleur, toujours plus grand. Enfant à New-York j'ai vu la construction des tours du World Trade Center s'élevant de plus en plus haut. C'était le symbole le plus parfait du progrès linéaire essayant de monter au-dessus de la terre pour rejoindre le ciel. Le seul symbole aussi fort c'est l'avion. Les deux parlent de liberté. Le 11 septembre, un pourcentage énorme de la population de la planète a vu l'immense explosion des tours et de l'avion ensemble et leur descente jusqu'à la terre. Comme nous savions tous qu'il y avait un grand nombre de vies à l'intérieur, cette image est entrée très profondément dans le cœur de notre espèce. Pour moi c'est l'image de la fin du temps linéaire. Qu'elle ait été rendue visible par tant de personnes, d'une façon si puissante et si terrible, cela me suggère qu'à l'intérieur de cet « anima mundi » (le monde animé qui a une âme), l'histoire linéaire, le progrès linéaire de l'histoire est terminé. »

Quant à ce que sera la nouvelle aventure qui commence, nul le sait. Notre seule certitude est qu'elle ne devrait ressembler que de très loin à celle qui s'achève. Soyons assurés que ce n'est ni en invoquant les dieux, ni en divinisant la science, ni en nous en remettant à l'action de nos gouvernants que nous réglerons les problèmes que nous générons nous-mêmes de toutes pièces ; encore moins en faisant semblant de les ignorer. Nous sommes désormais – chacun de nous individuellement – responsables de notre avenir commun.

Hervé René Martin & Claire Cavazza

Auteurs de: *Nous réconcilier avec la terre* Flammarion 2009

Forum France-Culture 07 2009

## LA CRISE ÉCONOMIQUE N'EST QU'UN ÉPIPHÉNOMÈNE

Notre réponse à Gu Si Fang

Dans votre contribution à ce débat (« Etat qu'as-tu fait de notre monnaie ?») vous faites une analyse de la crise en terme de gestion de la monnaie, ce qui, pour autant que nous puissions en juger, nous paraît pertinent. Concernant notre propre contribution, qui fait appel à un changement de paradigme (« Nous vivons un moment axial »), vous dites avoir du mal à saisir le rapport avec la crise actuelle. Nous pensons pour notre part que l'aspect économique des turbulences qui agitent aujourd'hui la planète n'est qu'un épiphénomène d'un bouleversement beaucoup plus grave, lequel, pour nécessiter une approche globale, ne peut être traité avec les outils conceptuels qui sont actuellement les nôtres. Pour reprendre l'analyse de J.C. Michéa, dans *L'Empire du moindre mal*,<sup>1</sup> nous savons depuis Hegel qu'une logique se développe sous l'effet de ses contradictions. Lorsque cette logique correspond à une réalité effective, ses contradictions tendent généralement à se résoudre de manière positive. Lorsqu'elle repose sur des bases essentiellement idéologiques (comme c'est le cas pour l'axiomatique de l'égoïsme à l'origine de la science économique) le mode de résolution de ses contradictions est au contraire la fuite en avant. Le premier enseignement qu'il nous appartient donc de tirer de la crise actuelle est que fuir perpétuellement en avant à la surface d'une sphère ne peut que nous conduire à tourner de plus en plus vite en rond, jusqu'à épuisement total.

Première contradiction : Résoudre la crise économique en tant que telle revient à amplifier la crise écologique, de loin la plus grave à nos yeux, celle-ci étant irréversible passé un certain stade. Vous pouvez mettre en place des mécanismes monétaires (comme les accords de Bretton Woods après la seconde guerre mondiale) qui marchent un certain temps puis, devenant obsolètes, sont à remplacer. Vous ne pouvez pas réparer le climat.

Deuxième contradiction : Ne pas résoudre la crise économique amplifie la crise sociale dans les pays du Nord mais la soulage dans les pays du Sud en

---

<sup>1</sup> Climats-Flammarion, 2007, p.202

ralentissant l'exode rural. Pour mémoire, la moitié de la population mondiale est encore rurale.

Troisième contradiction : Plus la population mondiale s'urbanise (en réponse à la demande économique), plus elle dope la croissance de l'économie et plus vite elle épuise les ressources. Quand les ressources sont épuisées, l'économie fait faillite.

Quatrième contradiction : Résoudre la crise sociale dans les pays du Nord revient à perpétuer un système de rapports humains basé sur l'exploitation (dans ces mêmes pays et ailleurs : l'augmentation du pouvoir d'achat en France se fait sur le dos des exploités du tiers-monde). Toutes les avancées sociales depuis la révolution industrielle ne sont rien d'autre que des aménagements plus ou moins satisfaisants de ce système d'exploitation. Nous sommes au mieux aujourd'hui dans les pays riches aux prises avec une exploitation consentie et auto-entretenu par le biais de la consommation. Pas là de quoi, en ce qui nous concerne, épanouir nos vies.

Nous pourrions multiplier à l'infini les contradictions inhérentes à une telle logique, reposant sur des bases essentiellement idéologiques, où le concept cherche à « forcer » le réel. Ce que la nature nous apprend aujourd'hui, avec le dérèglement du climat, l'épuisement des réserves halieutiques, le trou dans la couche d'ozone, la destruction de la fertilité des sols, l'empoisonnement des nappes phréatiques... est qu'elle ne peut durablement être forcée sans réagir avec violence. Ici il n'est plus question du déséquilibre de tel ou tel sous-système mais du devenir même de l'humanité. C'est pourquoi nous préconisons de sortir d'une analyse réductionniste au profit d'une vision globale. Comme nous savons que nous ne pouvons porter une vision globale sur un système en l'observant de l'intérieur, nous sommes tenus de nous déplacer afin de le « connaître » de l'extérieur. C'est à nos yeux le sens même de la spiritualité. Le paradoxe des paradoxes veut que cet « extérieur » de la réalité se trouve à l'« intérieur » de chacun de nous.

Cordialement.

Hervé René Martin & Claire Cavazza

Forum France-Culture « D'autres regards sur la crise », Juillet 2009.